

LE MONDE EST INJUSTE, ET ALORS ?



Petit traité
sur la valence
différentielle :
racisme,
féminisme
et capital
culturel

Tania Gombert - Clotilde Boudet

Tania Gombert
Clotilde Boudet

Le monde est injuste,
et alors ?

*Petit traité sur la valence différentielle : racisme, féminisme et capital
culturel*

© Tania Gombert, Clotilde Boudet, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2092-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Je dédie cet essai à la petite fille révoltée
qui habite en moi. Elle est aujourd'hui plus apaisée,
mais je n'oublie pas toutes ces versions d'elle,
plus ou moins *chanceuses*, que j'ai eu la chance
de croiser sur ma route : Volasoa, Mila,
Camille, Laure, Freddie, Solange, Claire...

Ce livre est né d'une question simple qui occupe mon esprit depuis longtemps : qu'est-ce qui fait qu'une chose a plus de valeur qu'une autre ? Son coût ? Sa rareté ? Sa multiplicité ?

Pourquoi ça fait « mieux » de dire qu'on écoute de la musique classique plutôt que du zouk ? Pourquoi dire qu'on vit à Paris, c'est mieux que dire qu'on vit à Auvers-le-Hamon ? Pourquoi une petite fille déguisée en Spiderman, ça amuse, alors qu'un petit garçon déguisé en Fée Clochette, ça cloche ? Pourquoi la danse classique est-elle plus respectée que la samba, qui a aussi ses difficultés techniques ? Pourquoi le mot « entrepreneur » est-il davantage pris au sérieux que « entrepreneuse » ? Pourquoi ne dit-on pas « homme de ménage » ? Pourquoi, dans l'imaginaire collectif, un chirurgien est forcément un homme, et une secrétaire, forcément une femme ? Pourquoi toutes ces échelles de valeur ? D'où viennent-elles ? Comment en est-on arrivés à appliquer des hiérarchies de valeur aux individus ? Qui en a décidé ainsi ? Au fond, des interrogations sur les inégalités de notre société, j'en ai plein... Pas vous ? Et si nous tentions ensemble d'apporter une vision différente à ces questions ?

INTRODUCTION

J'ai longtemps pensé que la grande majorité des philosophes – ou tout autre individu qui consacre sa vie à soigneusement ranger l'existence dans des boîtes libellées – écrivait pour ne pas se faire comprendre. Je me souviens avoir lu et étudié tous ces penseurs célèbres (presque pas l'ombre d'une femme savante dans mes livres d'école) avec une détermination et une avidité sans faille... Ou presque. Je crois bien, au fond, que la bonne élève que j'ai toujours été les a lus et étudiés à contrecœur. Pourtant, je ne nie pas l'extrême pertinence des sujets qu'ils abordent, des thèses qu'ils formulent, des boîtes qu'ils créent. Je ne nie pas la nature fondamentale des idées qu'ils construisent ou déconstruisent à coups de joutes verbales. Et qui suis-je pour les remettre en cause ? Simplement, je ne comprends pas leur fatuité (et voilà que je me mets à écrire comme eux...). Je ne comprends pas ce besoin absurde qu'ils ont eu, et continuent d'avoir, de transformer (ou déformer ?), par l'action de leur intelligence, des thématiques tout à fait populaires. Comme si les philosophes, les anthropologues, les sociologues et les autres ne voulaient rendre leurs pensées accessibles qu'à une infime catégorie de la population. Mais la vie, l'amour, la mort, le chagrin, la société, la politique, l'infini... N'existe-t-il pas une manière de les écrire plus simplement ? Ces théories sont l'essence même de nos questions les plus existentielles, alors ne peut-on pas les traiter avec des phrases courtes, des mots simples, un langage abordable par le plus grand nombre ? Pourquoi vouloir nous rappeler, avec ces termes savants, que nous n'avons pas les mêmes origines culturelles et sociales et donc, a priori, pas les mêmes valeurs ? Ne peut-on pas en faire des conversations de bar, des confidences sur l'oreiller, des débats de départ en vacances coincés dans les bouchons ? À croire que ce savoir découvert en lisant Socrate, Stendhal ou Hemingway n'est réservé qu'à un club d'élites dont la majorité fait semblant d'ignorer les injustes codes et conditions d'entrée.

Je m'appelle Tania Gombert, née Issoufali (nom de jeune fille de ma mère), le 9 septembre 1979. J'ai pénétré ce monde genrée au féminin, dans la mauvaise classe sociale et sous le mauvais statut. Je suis flanquée du triple fardeau d'être une femme, racisée et pauvre... Donc bien sûr, ces codes injustes et cette hiérarchisation défavorable, je n'y ai pas échappé. J'y ai été confrontée toute ma vie. Je me suis pris la porte du club des élites en pleine face et pourtant... Je n'ai eu de cesse d'y vouloir mes entrées. J'avais dévoré *Les Feux de l'amour* étant

enfant et je rêvais de brushings XXL, de tailleurs étroits, tous ces codes de pouvoir qui avaient été assignés aux personnages féminins importants de la série. Mais au-delà de l'aspect physique de ces femmes, il y avait leur ruse, leur fausse fragilité, les sourires de façade. Je savais que pour « réussir », pour m'en sortir dans la vie, pour avoir un « bon poste », pour ne plus manquer de rien et pouvoir subvenir à mes besoins, il faudrait que je me fasse violence. J'aurais pu cogner à la porte du club des élites jusqu'à ce qu'elle cède, mais j'ai préféré me plier aux codes, remplir les conditions et me donner les moyens d'apprendre à parler l'indigeste langage des « grands hommes » ... Du moins, tenter de les imiter. Et je crois bien avoir réussi ! J'ai acheté ma paix sociale (et ma valeur, aux yeux de certain·e·s) en empruntant cet ascenseur – ou plutôt en grim pant cette interminable échelle – de l'ascension sociale : bac scientifique, prépa, grande école de commerce, gros contrats, brushings et tailleurs étroits... Et puis un jour, j'ai (re)découvert et pris conscience des théories de Pierre Bourdieu. N'en suis-je pas un cas pratique, une illustration, un cas d'école ? Dans *La Reproduction* (1970), il écrit :

« La reproduction des inégalités sociales par l'école vient de la mise en œuvre d'un égalitarisme formel, à savoir que l'école traite comme "égaux en droits" des individus "inégaux en fait", c'est-à-dire inégalement préparés par leur culture familiale à assimiler un message pédagogique. »

Le monde était-il ainsi, si injustement fait ? Pour moi, c'était une désillusion immense. Ma rencontre – qui s'avéra en fait être des retrouvailles – avec les travaux du sociologue m'a frappée de plein fouet. La pertinence et la justesse de son discours sur la hiérarchisation des classes sociales, une hiérarchisation notamment entretenue par l'école, se sont mises à résonner si fort en moi que je n'ai eu d'autres choix que de me réveiller. Comment ça ! Ma culture primaire n'était pas adaptée à la pédagogie qu'on m'avait d'abord imposée et que j'avais ensuite choisie pour moi ? Comment ça ! Mon capital culture n'était pas assez bien pour prétendre au modèle de réussite ethnocentré qu'on nous vendait dès la primaire ? La désillusion que j'éprouvais en (re)lisant Pierre Bourdieu prenait racine dans un mélange de fierté (que je continue de penser tout à fait à sa place) et de colère. Comment avais-je pu être aussi naïve ? Comment avais-je pu croire en l'égalité des chances ? Quand tu es mal né·e, tu dois tout le temps être à 400 % de tes capacités, alors qu'on concède aux « bien né·e·s » de n'être qu'à 50 %. Et ça, c'est une de ces injustices que la société ne reconnaîtra jamais. Bon, il est fort possible que la crise de la quarantaine, le post-partum qui suivit la

naissance de ma seconde fille et la crise sanitaire aient joué un rôle tout aussi fondamental que la pensée de Bourdieu dans cette bousculade de mon esprit... Mais ça n'est pas ce qui compte ! L'important, le voici : j'avais lu en pleine conscience un bouquin dont la triste justesse des mots, posés là cinquante ans plus tôt par un sociologue pour théoriser notre société, avait réveillé mon âme en sursaut. Imaginez : j'avais passé des années à emmagasiner une culture dite « générale » dans le seul but de grimper l'échelle sociale et de me mettre financièrement à l'abri. Auteurs français, philosophes des Lumières. Musiciens classiques. Renaissance. Survol de *la Bible*. Plongée abyssale dans *l'Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert. Poussée d'Archimède. $E=mc^2$. La grande théorie de l'évolution. Le David de Michel-Ange et *Le Penseur* de Rodin... Un bourrage de crâne en bonne et due forme d'une culture reconnue par ceux qui gouvernent comme « supérieure ». Mais supérieure en quoi ? En remplissant de ce savoir imposé le bagage culturel qui me permettrait de « réussir », j'ai inconsciemment vidé un autre bagage, celui transmis par ma famille, par la terre qui m'a vue naître et celle qui m'a vue grandir... Le bagage qui faisait toute mon authenticité.

Je m'appelle Tania Gombert, j'ai quarante-deux ans, je suis mère et dirigeante, je suis malgache, je suis française, je suis sarthoise et parisienne. J'ai pénétré ce monde et j'ai grandi en lui avec une culture, une culture arche, une culture de la valeur des personnes, de la famille, une culture mixte... Mais une culture qui, apparemment, « compte pour du beurre ». Pourquoi cela ? Pourquoi faudrait-il choisir entre d'où l'on vient et où l'on veut aller ? Pourquoi ce métissage, qui fait ma force, est devenu, sur le chemin tortueux de « la réussite », une faiblesse ? Qui donc a décidé que, parce que j'étais née ailleurs, femme, non blanche et sans un sou, je n'étais « pas assez » ? Crise de la quarantaine ou pas, il me tient à cœur d'embrasser une bonne fois pour toutes cet éveil violemment instillé en moi par la pensée de Pierre Bourdieu. De tenter de lever un peu plus le voile du racisme systémique et des doubles standards. De raconter mon histoire et les nombreuses inégalités intrinsèques à notre société... Surtout, j'ai besoin de comprendre pourquoi la culture de certain·e·s a moins de valeur qu'une autre et pourquoi, comme le chantait le groupe IAM, nous avons beau être né·e·s sous la même immensité d'étoiles, ça ne suffit pas à faire de nous des êtres égaux :

**« Pâle de peur devant mon père, ma sœur portait le voile
Je revois, à l'école les gosses qui la croisent, se poilent
C'est rien Léa, si on était moins scrupuleux**

**Un peu de jeu du feu on serait comme eux
Mais j'ai pleuré pour avoir un job, comme un crevard sans boire
Les "je t'aime" à mes parents, seul dans mon lit le soir
Chacun son boulet, sans ambition la vie c'est trop long
Écrire des poèmes, pisser violent dans un violon
Tu te fixes sur le wagon, c'est la locomotive que tu manques
C'est pas la couleur, c'est le compte en banque
J'exprime mon avis, même si tout le monde s'en fiche
Je ne serais pas comme ça si j'avais vu la vie riche¹ . »**

Ailleurs dans la chanson, Akhenaton chante « **personne ne joue avec les mêmes cartes** ». Je ne dis pas que les cartes avec lesquelles j'ai joué étaient les pires ; le but de cet ouvrage n'est pas d'exhiber le château que j'ai fait avec mon jeu... Même si j'en suis aujourd'hui très fière. Je sais qu'il est aussi fragile que la vie peut l'être, que rien n'est acquis ; mais c'est aussi cette fragilité qui fait sa beauté. À n'en pas douter, j'ai eu de la chance dans mon parcours. La chance des succès inattendus et des rendez-vous hasardeux... Mais j'ai surtout travaillé d'arrache-pied ! Il n'y a, je crois, pas de secrets à la réussite si ce n'est le travail, l'audace et la ténacité. Je ne dis pas que ça suffit, malheureusement... Souvent, être le fils du cousin de celui qui compte aide aussi énormément. Mais si vous êtes issu·e d'une minorité, quelle qu'elle soit, que vous venez d'un milieu défavorisé, que vous n'êtes le fils du cousin de personne... Alors c'est la recette qu'il vous faudra suivre pour espérer vous démarquer et quitter la boîte dans laquelle on vous a enfermé·e. Du travail, de l'audace et de la ténacité. Je sais de quoi je parle... Rien ne me prédisposait à la vie que je mène aujourd'hui. À quarante-deux ans, je suis cadre dans le secteur des assurances. Dès l'âge de trente ans, j'intégrais les instances de direction (comités de direction et comités exécutifs, aussi appelés « comex »). Je suis la maman des deux plus belles petites filles du monde (en toute objectivité) et je suis – la plupart du temps – avec un homme merveilleux, épanoui dans un couple au sein duquel je cultive allègrement mon incompetence ménagère... Mais ça n'a pas toujours été ainsi. Et c'est en toute humilité que je souhaite partager avec vous mon expérience ; vous raconter la relation intime et houleuse que j'ai entretenue durant de nombreuses années avec cette injuste hiérarchie sociale. Celle pensée à travers le prisme de la culture et de l'éducation, dans laquelle j'ai fini par me faire une place agréable. Malgré mon éveil brutal sur l'inégalité des chances, je ne crois pas au déterminisme, je crois en la détermination. Je veux dire aux jeunes (et aux

moins jeunes) qui, un jour, ont entendu un « Tu n’y arriveras pas » ou un « Ça n’est pas ta place » : « Personne ne va te la donner, cette place ! Alors prends-la, cette place que tu veux, celle dans laquelle tu visualises ton épanouissement. Enfonce les portes. Contredis les mauvaises langues. Ose hausser la voix. Ose faire entendre qui tu es, ta culture, tes différences et ta singularité. Entre dans le moule s’il le faut (je l’ai moi-même fait), mais n’oublie jamais d’où tu viens et qui tu es. Entre dans le moule pour mieux en sortir. »

C’est aussi parce que j’ai frôlé l’oubli que j’ai décidé d’écrire cet ouvrage. Pour retracer par des mots mon parcours, qui n’est ni exceptionnel, ni original, mais dans lequel certain·e·s, peut-être, se reconnaîtront ou se projetteront... De ma naissance dans une cabane précaire d’Antsiranana, à l’extrême nord de Madagascar, à mon enfance dans la campagne sarthoise, en passant par mes études sur les bancs de la prépa HEC et ma carrière (que j’estime plutôt réussie) dans les assurances... D’où viens-je et qu’est-ce qui m’a menée à ce réveil brutal, à cette prise de conscience soudaine survenue à l’aube de ma quarantaine ? La lecture de Pierre Bourdieu, la naissance de ma fille ou la pandémie de Covid-19 ? Sans doute un peu de tout cela, et peut-être aussi la part – qui existe en chaque femme – du personnage créé par William Moulton Marston en 1941... Cette « Wonder Woman » déterminée et fougueusement libre qui sommeille en chacune de nous.